

ment ; il remercie même quand il est sincèrement averti de l'impossibilité où l'on se trouve de descendre à ses caprices, et il est rare qu'il ait de caprices. Tel est ce règne de douze heures institué en mémoire du jour déplorable où les Innocents furent massacrés dans la Judée par ordre du méchant roi Hérode. Un historien raconte que des mères, pleurant au récit de la terrible annale, convinrent entre elles de rendre ce jour à leurs enfants plus heureux que tous les autres jours. Il faut avouer que, si le bonheur est dans la puissance, ces rois enfantins n'ont rien à souhaiter dans le cours de leur règne éphémère.

Trois jours donc après Noël, les cloches carillonnaient la fête attendue ardemment par bien des petits bourgeois ; on devinait, sans voir, que l'aube allait bientôt paraître. Les portes de la ville s'ouvraient bruyamment aux quatre coins des remparts. Ces portes à pont-levis de la cité frontière étaient, disait-on, fermées chaque soir pour empêcher les loups d'entrer ; mais on ne faisait plus accroire cela qu'aux très-petits, afin qu'ils se gardassent de crier au lieu de dormir.

Et l'on entendait accourir au loin les laitières sur leurs ânes, les voitures chargées de blé, de fruits et de beurre, les agneaux bêlants, les poules vivantes caquetant dans les paniers à jour des payannes matinales, et les enfants entr'ouvraient leurs yeux plus tôt qu'à l'ordinaire dans l'attente d'un grand événement.

Agnès Aldenhoff se sentit alors doucement enlever de son lit d'osier ; c'était l'aïeule vigilante qui réveillait Agnès dont elle venait proclamer la puissance à toute la famille déjà rassemblée et debout.

L'enfant, encore sous l'influence du sommeil, fut prise d'un doux saisissement. Elle ne distinguait qu'à demi son père qui souriait, sa jeune mère, plus blanche et plus belle dans ses simples atours de nuit, ses sœurs ouvrant les armoires d'un air empressé, tandis que son frère, accroupi devant le poêle rouge et ronflant, regardait de tous ses yeux, ne voulant rien perdre d'un tel spectacle ni de la surprise d'Agnès. Il avait eu les mêmes honneurs trois ans auparavant, et cette solennité renouvelée était déjà son jadis. Toutes ces figures aimées s'agitant dans la demi-teinte pour l'avènement d'Agnès formaient devant elle un tableau mouvant qui la charmait. Les enfants jugeront si les anges, quand ils rentrent au paradis pour y reprendre leurs ailes, sont plus heureux ; dans ce cas ils le sont infiniment, et cela fait penser que l'innocence est une chose adorable.

Après qu'Agnès eut été embrassée, reconnue souveraine de la maison, elle fut lavée avec de l'eau tiède au foyer que l'on avait alimenté pour elle durant toute la nuit. On mêla de bonnes senteurs à cette ablution ; la mère y consacrait pieusement un reste d'essence de bergamote cachée dans ses parures de mariage parmi les dragées des quatre baptêmes de ses enfants. Ces richesses du ménage étaient enfermées dans un coffre de bois de Sainte-Lucie, et de ce coffre à trous de cuivre, luisant comme l'or, sortait l'odeur suave des églises dans les grandes célébrations.

Sitôt que les cheveux charmants d'Agnès furent peignés, lustrés, séparés sur le front, puis rendus à leur nature ondoiyante, elle se laissa revêtir, en tremblant de joie, des habits de sa grand'mère, qui la regardait et l'embrassait à chaque épingle qu'elle attachait sur elle.

Pour bien comprendre cette cérémonie il faut se souvenir que quand la souveraineté de l'innocence est déclarée par le plus âgé du logis, père, mère, frères, sœurs, servantes, viennent au pied de son lit la saluer comme on venait de saluer Agnès ; enfin la tradition veut qu'elle soit revêtue, dans toute la splendeur possible, des habillements du chef de la famille pour le représenter devant les amis, les parents et les étrangers.

Agnès se tenait ferme sous l'ample jupe de camelot noir brillant, raccourcie à sa taille au moyen de grands plis que l'aïeule avait faufilés la veille. Le corsage à basques gothiques la couvrait tout entières ; elle ne pouvait bouger ; mais qu'elle était contente et qu'elle était jolie, coiffée du large bonnet de linon à tuyaux raides qui entourait sa figure mignonne ! Sa joie fut encore rehaussée d'une belle faille en soie de grenade, qui ne se déployait sur la tête de l'aïeule, à la manière des saintes femmes, que dans les grandes fêtes.

L'émotion qu'apportait cette mère toute grave aux apprêts du règne de sa petite-fille, emplissait l'enfant d'une gratitude si grande que quand Agnès devint une femme, elle l'en remerciait encore au fond de son cœur.

Alors la plus jeune des deux mères, qui s'appelait Catherine, dit tout bas à l'autre : " Quel dommage de n'avoir plus nos belles dentelles pour un si grand jour !

— Puisque c'est la volonté de Dieu, Catherine ! D'ailleurs, les anges n'ont pas besoin de dentelles pour lui plaire."

En répondant ainsi et prenant l'innocente entre ses genoux, l'aïeule fit pendre à sa ceinture le trousseau de clefs qu'elle détacha de la sienne, plus, des ciseaux, enfermés dans leur étui pour

qu'ils ne fussent pas dangereux à qui les portait ; elle y ajouta même une pelotte rouge en forme de cœur, faite par les dames urulines ; la toilette achevée, elle se retourna vers le père d'Agnès et dit : Parlez, Félix !

Alors le père parla ainsi :

" Ma fille, vous allez occuper, durant douze heures d'horloge, le rang de celle que nous respectons le plus au monde, c'est-à-dire de ma mère qui est votre grand'mère ; on aura donc pour vous l'obéissance due à celle qui représente ici la mère de Dieu. Ressouvenez-vous toute votre vie, Agnès, des honneurs qui vous auront été rendus le jour où vous passiez pour elle ; c'est à tous ceux ici présents de vous instruire des respects qu'une bonne mère a le droit d'attendre de ses enfants ; allez !

— Je vous donne ma bénédiction, Félix," répondit la grand'mère en serrant la main de son fils. Il y avait beaucoup d'émotion dans les regards et dans les cœurs.

Tous se rassemblèrent autour d'un humble déjeuner qu'Agnès oublia de souhaiter plus somptueux. Le lait fut servi dans le poëlon de cuivre étincelant, puis le cacao bouilli, humble café des familles modestes, prit place à côté de la pomme de terre dorée au four du poêle. Ce repas embaumait d'une fumée nourrissante. Ce n'était pas splendide, mais sain, comme tout ce qui est savoureux et propre.

" Mangez, mes enfants ; c'est tout !" dit la grand'mère en jetant un coup d'œil significatif à M. Aldenhoff. Il la comprit bien, car il se hâta de sortir par la ville afin de recueillir l'argent des travaux de plusieurs mois ; cet honnête bourgeois était peintre et doreur. Ensuite chacun se dispersa pour vaquer aux soins habituels des jours ouvrables ; les sœurs aînées s'en allèrent aux écoles ; le frère plus rapproché de l'âge d'Agnès fut, cette fois là, dispensé de la sienne. En voyant sortir ses sœurs avec leurs cahiers d'écriture et le panier d'école au bras, Agnès eut le cœur gros. Elle dit que ce n'était donc pas une fête, puisque tout le monde s'en allait comme aux jours de peine. Ses sœurs, qui en savaient plus qu'elle, l'embrassèrent pour la consoler, et, de convention avec leur mère, lui répondirent que la fête en famille était pour le soir, elle n'avait qu'à les y inviter : Agnès les invita, ordonnant que ce fût de bonne heure, en les retenant encore par la main, ne se décidant qu'à regret à être heureuse sans elles. Son frère Just, ayant congé pour initier Agnès à ses droits qu'elle ignorait demeuré seul avec elle, l'instruisit dans ces termes ;

LES DROITS RÉGALIENS.

" Tu diras toujours : Je commande ! Tu commandera un repas magnifique dans la chambre rouge qui est gaie avec un grand feu ; tu voudras des musiciens pour faire danser la compagnie qui te plaira le plus (il la désigna lui-même) ; tu ordonneras du vin rosé et du vin blanc qu'on ne voit plus jamais sur la table : tu sais que j'aime le vin blanc et le vin rosé ! N'oublie pas un carrosse pour aller à la comédie voir *Zémire et Azor*, que j'ai vu le jour de mon règne ; j'irai avec toi. Commande aussi un cochon de lait pour souper quand nous reviendrons ; j'aime le cochon de lait, et tu l'aimeras beaucoup. Il faut tu jours dire : J'ordonne ! Je veux ! Je commande ! car tu es ma grand'mère."

Agnès fit à son frère l'observation que sa grand'mère ne parlait jamais ai si.

" N'importe ! elle en a le droit, dit Just, et il faut le prendre. Songe donc que tu n'as qu'un jour de souveraineté."

La leçon finie, Agnès émerveillée courut aussi vite que le lui permettaient sa longue jupe et sa faille, commander le festin composé par son frère. Quand sa mémoire chancelait, Just lui soufflait le mot à l'oreille et la redressait sur son trône.

" Grand'mère, dit-elle en embrassant l'aïeule, je commande un grand feu dans la chambre rouge ; j'invite quatre amis à table. Il faut les servir en argenterie, que l'on ne voit plus jamais dans l'armoire .. — Vin rose, vin rouge et vin blanc, souffla le frère, je l'ordonne ! — Vin rose, vin rouge et vin blanc, ma grand'mère, je l'ordonne, s'il vous plaît ! et le festin magnifique, et des musiciens pour faire danser la compagnie.

— Un carrosse pour aller voir *Zémire et Azor*...

— Un carrosse pour aller voir... Moi, je veux voir mon oncle Jean, poursuivit Agnès d'une voix pleurante ; il faut réconcilier mon oncle Jean avec mon père. O ma grand'mère ! qu'il vienne se réjouir avec nous ; je le commande, s'il vous plaît !"

La grand'mère écoutait avec un singulier sourire, elle ne faisait pas un mouvement pour l'exécution des ordres d'Agnès, et continuait de filer assidûment comme toujours : son visage, épanoui le matin par un moment de bonheur qui lui en rappelait tant d'autres, était devenu sérieux et plus réfléchi que d'habitude.

Agnès, après avoir consulté des yeux son frère, afin de s'encourager à un grand coup d'état, toussa pour éclaircir sa voix, et déclara